

	<h1>DST n° 1</h1>
Date : Jeudi 19 septembre 2013	Durée de l'épreuve : 1h30
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1S2
Matériel autorisé : Aucun	
<p>Consignes particulières :</p> <ul style="list-style-type: none"> • Laissez la première page vierge, hormis les informations d'usage (nom, prénom, classe, date, intitulé du devoir). Commencez à rédiger sur la page 2. • Conservez le sujet avec vous. <p>Bon courage !</p>	

Objet d'étude

Le personnage de roman du XVIIe siècle à nos jours

Corpus

Texte A - François Rabelais, *Gargantua*, 1542

Texte B - Miguel de Cervantès, *Don Quichotte*, 1605

Texte C - Voltaire, *Candide*, 1759

Texte D - Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869

Question de synthèse sur le corpus (4 points)

Examinez les similitudes entre les personnages de ce corpus, puis montrez comment, à travers leurs différences, ils servent les intentions des auteurs.

Éléments de corrigé

Plan

I. Des héros parodiques et burlesques (Don Quichotte est une parodie de chevalier ; Frère Jean, un héros étonnant et un moine burlesque ; Candide, un héros apeuré et quelque peu inconscient ; Frédéric, un héros effacé qui ne comprend rien)

II. Le burlesque au service d'intentions différentes (Grâce aux excès burlesques de Frère Jean et à sa défense du vin, Rabelais fait une satire des moines - rappelons que la satire mêle rire et critique - ; Cervantès parodie les romans de chevalerie avec son personnage fou ; Voltaire dénonce par la voie comique l'horreur de la guerre et récuse ainsi l'optimisme de Leibniz ; enfin, Flaubert ne prend plus rien au sérieux : ni son héros complètement décalé, ni la révolution de 1848, comique et désacralisée)

Pour la méthode de composition de la réponse, et notamment l'aspect rédactionnel, je vous renvoie aux documents en ligne sur Lettrines (diaporama, copies d'élèves).

Texte A - François Rabelais, Gargantua, édition de 1542

Au cours des guerres picrocholines, l'abbaye de Seuilly est assaillie : c'est Frère Jean des Entommeures qui en sauve le clos hardiment, après avoir harangué les moines.*

1 En l'abbaye il y avait alors un moine du cloître nommé frère Jean des Entommeures*, jeune, galant, gaillard, ardent, très adroit, hardi, aventureux, résolu, grand, maigre, bien fendu de gueule, bien avantage en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles**, pour tout dire sommairement vrai moine s'il en fut jamais depuis que le monde moinant moina.

5 Celui-ci, en entendant le bruit que faisaient les ennemis par le clos de leur vigne, sortit pour voir ce qu'ils faisaient, et prenant conscience qu'ils vendangeaient le clos d'où provenait leur boisson pour toute l'année, retourne au chœur de l'église, où étaient les autres moines, tous étonnés comme des fondeurs de cloches ; en les voyant chanter « im, im, im, pe, e, e, e, e, tum, e, tum, um, in, i, ni, i, mi, co, o, o, o, o, o, rum, um »***, il leur dit : « C'est bien chien chanté ! Par la vertu de Dieu ! que ne chantez-vous : « Adieu paniers, les vendanges sont faites ? »

10 « Je me donne au diable s'ils ne sont pas dans notre enceinte, et coupent tant et si bien les ceps et les raisins qu'il n'y aura, par le corps de Dieu, rien à grappiller dedans pendant quatre ans ! Ventre Saint-Jacques ! que boirons-nous pendant ce temps-là, nous autres, pauvres diables ? Seigneur Dieu, da mihi potum ! »

15 Alors le prieur du cloître dit : « Que fait cet ivrogne ici ? Qu'on me le mène en prison. Troubler ainsi le service divin ! »

« - Mais, dit le moine, et le service du vin, faisons en sorte qu'il ne soit pas troublé, car vous-même, monsieur le prieur, aimez boire, et du meilleur, comme tout homme de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin, c'est une maxime monacale. Mais ces répons que vous chantez ici ne sont, par Dieu ! Point de saison. [...] Écoutez, vous, messieurs ; qui aime le vin, par le corps de Dieu, qu'il me suive ! [...] »

En disant cela, il enleva son grand habit et se saisit du bâton de la croix qui était en cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing, et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées.

25 Ainsi il sortit en belle casaque, mit son froc en écharpe. Et de son bâton de la croix, il frappa si brusquement sur les ennemis qui, sans ordre ni enseigne, ni trompette ni tambourin, vendangeaient parmi le clos, - car les porte-fanion et les porte-drapeau avaient mis leurs fanions et drapeaux le long des murs, les tambourineurs avaient défoncé leurs tambourins d'un côté pour les emplir de raisins, les trompettes étaient chargées de branches de vigne, les troupes étaient dispersées -, il choqua donc si roidement sur eux sans crier gare, qu'il les renversait comme des porcs, frappant à tort et à travers, à

30 la vieille escrime.
Aux uns il écrabouillait la cervelle, aux autres il rompait bras et jambes, aux autres il déboîtait les vertèbres du cou, aux autres il disloquait les reins, faisait tomber le nez, pochait les yeux, fendait les mandibules, enfonçait les dents dans la gueule, défonçait les omoplates, meurtrissait les jambes, luxait les hanches, fragmentait les jointures. [...]

35 Si quelqu'un voulait se sauver en fuyant, à celui-ci il faisait voler la tête en pièces par la commissure lambdoïde. Si quelqu'un montait dans un arbre, en pensant y être en sûreté, il empalait celui-ci sur son bâton par le derrière.[...] Je vous prie de croire que c'était le plus horrible spectacle qu'on ait jamais vu.

* *Entommeures peut être traduit par « hachis »*

** *Vigiles : prières*

*** *Impetum inimicorum : les moines chantent « l'attaque des ennemis » de façon ridicule.*

Texte B - Miguel de Cervantès, Don Quichotte, 1605

Peu après avoir quitté son village en quête de Dulcinée, la princesse de ses rêves, don Quichotte s'arrête à une auberge, qu'il se figure être un château, afin d'y être adoubé chevalier. Tandis qu'il commence sa veillée d'armes à la tombée de la nuit, un muletier va donner de l'eau à ses bêtes.

1 En ce moment, il prit fantaisie à l'un des muletiers qui s'étaient hébergés dans la maison d'aller donner de l'eau à ses bêtes, et pour cela il fallait enlever de dessus l'auge les armes de don Quichotte ; lequel, voyant venir cet homme, lui dit à haute voix :

5 « Ô toi, qui que tu sois, téméraire chevalier, qui viens toucher les armes du plus valeureux chevalier errant qui ait jamais ceint l'épée, prends garde à ce que tu fais, et ne les touche point, si tu ne veux laisser ta vie pour prix de ton audace. »

Le muletier n'eut cure de ces propos, et mal lui en prit, car il se fût épargné celle de sa santé ; au contraire, empoignant les courroies, il jeta le paquet loin de lui ; ce que voyant, don Quichotte tourna les yeux au ciel, et, élevant son âme, à ce qu'il parut, vers sa souveraine Dulcinée, il s'écria :

10 « Secourez-moi, ma dame, en cette première offense qu'essuie ce cœur, votre vassal ; que votre aide et faveur ne me manquent point dans ce premier péril. »

Et tandis qu'il tenait ces propos et d'autres semblables, jetant sa rondache, il leva sa lance à deux mains, et en déchargea un si furieux coup sur la tête du muletier, qu'il le renversa par terre en si piteux état, qu'un second coup lui eût ôté tout besoin d'appeler un chirurgien. Cela fait, il ramassa ses armes, et se remit à marcher de long en large avec autant de calme qu'auparavant.

15 Peu de temps après, et sans savoir ce qui s'était passé, car le muletier gisait encore sans connaissance, un de ses camarades s'approcha dans la même intention d'abreuver ses mules. Mais, au moment où il enlevait les armes pour débarrasser l'auge, voilà que, sans dire mot et sans demander faveur à personne, don Quichotte jette de nouveau son écu, lève de nouveau sa lance, et, sans la mettre en pièces, en fait plus de trois de la tête du second muletier, car il la lui fend en quatre. Tous les gens de la maison accoururent au bruit, et l'hôtelier parmi eux. En les voyant, don Quichotte embrassa son écu, et, mettant l'épée à la main, il s'écria :

20 « Ô dame de beauté, aide et réconfort de mon cœur défaillant, voici le moment de tourner les yeux de ta grandeur sur ce chevalier, ton esclave, que menace une si formidable aventure. »

25 Ces mots lui rendirent tant d'assurance, que, si tous les muletiers du monde l'eussent assailli, il n'aurait pas reculé d'un pas. Les camarades des blessés, qui les virent en cet état, commencèrent à faire pleuvoir de loin des pierres sur don Quichotte, lequel, du mieux qu'il pouvait, se couvrait avec son écu, et n'osait s'éloigner de l'auge, pour ne point abandonner ses armes. L'hôtelier criait qu'on le laissât tranquille, qu'il leur avait bien dit que c'était un fou, et qu'en qualité de fou il en sortirait quitte, les eût-il tués tous. De son côté, don Quichotte criait plus fort, les appelant traîtres et mécréants, et disant que le seigneur du château était un chevalier félon et malappris, puisqu'il permettait qu'on traitât de cette manière les chevaliers errants.

30 « Si j'avais reçu, ajoutait-il, l'ordre de chevalerie, je lui ferais bien voir qu'il est un traître ; mais de vous, impure et vile canaille, je ne fais aucun cas. Jetez, approchez, venez et attaquez-moi de tout votre pouvoir, et vous verrez quel prix emportera votre folle audace. »

Il disait cela d'un air si résolu et d'un ton si hautain, qu'il glaça d'effroi les assaillants, tellement que, cédant à la peur et aux remontrances de l'hôtelier, ils cessèrent de lui jeter des pierres. Alors don Quichotte laissa emporter les deux blessés, et se remit à la veillée des armes avec le même calme et la même gravité qu'auparavant.

Texte C - Voltaire, Candide, 1759

En 1759, Voltaire publie Candide, un conte philosophique qui remet en cause la philosophie de l'optimisme de Leibniz au gré d'un récit plaisant et comique. Au début du conte, Candide est chassé du château de Thunder-ten-Tronckh et se retrouve, au chapitre 3, au beau milieu d'une bataille entre Bulgares et Abares.*

1 Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les
trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie
telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six
mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes
5 environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la
raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se
monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe,
se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

10 Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum, chacun dans son
camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-
dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était
en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du
droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes
égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles,
15 éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les
derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la
mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes
coupés.

20 Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des
Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant
sur des membres palpitants, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la
guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais
mademoiselle Cunégonde.

** Les Abares sont une peuplade d'origine mongole ; Voltaire désigne en réalité ici l'Autriche-Hongrie.*

Texte D - Flaubert, L'Éducation sentimentale, 1869

Mme Arnoux, aimée du héros, Frédéric Moreau, lui a enfin accordé un rendez-vous. Il l'attendra en vain, pendant des heures, ce 22 février 1848, au beau milieu d'un Paris en pleine fièvre révolutionnaire.

1 Les tambours battaient la charge. Des cris aigus, des hourras de triomphe
s'élevaient. Un remous continu faisait osciller la multitude. Frédéric, pris entre deux
masses profondes, ne bougeait pas, fasciné d'ailleurs et s'amusant extrêmement. Les
blessés qui tombaient, les morts étendus n'avaient pas l'air de vrais blessés, de vrais
5 morts. Il lui semblait assister à un spectacle.

Au milieu de la houle, par-dessus des têtes, on aperçut un vieillard en habit noir
sur un cheval blanc, à selle de velours. D'une main, il tenait un rameau vert, de l'autre
un papier, et les secouait avec obstination. Enfin, désespérant de se faire entendre, il
se retira.

10 La troupe de ligne avait disparu et les municipaux restaient seuls à défendre le
poste. Un flot d'intrépides se rua sur le perron ; ils s'abattirent, d'autres survinrent ; et
la porte, ébranlée sous des coups de barre de fer, retentissait ; les municipaux ne
cédaient pas. Mais une calèche bourrée de foin, et qui brûlait comme une torche
géante, fut traînée contre les murs. On apporta vite des fagots, de la paille, un baril
15 d'esprit-de-vin. Le feu monta le long des pierres ; l'édifice se mit à fumer partout
comme un solfatare ; et de larges flammes, au sommet, entre les balustres de la
terrasse, s'échappaient avec un bruit strident. Le premier étage du Palais-Royal
s'était peuplé de gardes nationaux. De toutes les fenêtres de la place, on tirait ; les
balles sifflaient ; l'eau de la fontaine crevée se mêlait avec le sang, faisait des flaques
20 par terre ; on glissait dans la boue sur des vêtements, des shakos, des armes ;
Frédéric sentit sous son pied quelque chose de mou ; c'était la main d'un sergent en
capote grise, couché la face dans le ruisseau. Des bandes nouvelles de peuple
arrivaient toujours, poussant les combattants sur le poste. La fusillade devenait plus
pressée. Les marchands de vins étaient ouverts ; on allait de temps à autre y fumer
25 une pipe, boire une chope, puis on retournait se battre. Un chien perdu hurlait. Cela
faisait rire.